

Pamela Des Barres

In Bed With...

24 groupies racontent

Traduit de l'américain par Camille Chambon

scali

Copyright © 2007 Let's Spend the Night Together,
by Pamela Des Barres

This translation published by arrangement with
Chicago Review press, Incorporated
814 North Franklin Street
Chicago, Illinois 60610

20080214

© Éditions Scali, 2008 – Première édition
80, rue du Faubourg-Saint-Denis
75010 Paris
www.scali.net
ISBN 978-2-35012-252-6

REMERCIEMENTS

Ce livre est dédié à toutes les femmes qui m'ont raconté avec une formidable franchise et à titre gratuit leurs histoires. Je remercie sincèrement ces filles intrépides, impertinentes – et qui ne regrettent rien – de nous emmener vous et moi sur la scène, dans les coulisses, dans les chambres d'hôtel, à bord des bus de tournée et jusque dans leurs lits (avec leurs dieux du rock favoris). J'embrasse le meilleur agent qu'une nana puisse avoir, Peter McGuigan. Je ne savais pas que des agents aussi gentleman que Peter existaient. Et merci à l'équipe du Chicago Review Press, en particulier mon directeur de publication, Yuvel Taylor – clairement un rebelle dans son milieu. Des papouilles affectueuses à Patti Johnsen, qui m'a assistée avec enthousiasme et attention lorsque le moment de rendre mon livre approchait. Je suis infiniment reconnaissante à ma plus vieille amie, Iva Turner, pour avoir concentré son intelligence sur ce projet, corrigeant chaque chapitre une fois que je l'avais terminé. J'avais besoin d'un point de vue objectif, et c'est exactement ce qu'elle m'a apporté. À toutes mes copines qui ne m'ont pas beaucoup vue ces

deux dernières années, on dînera ensemble bientôt, c'est promis. Merci à MDB pour m'avoir toujours prodigué d'excellents conseils et pour être le meilleur des ex-maris. À mon fils, Nick, qui a su croire en son éternelle hippie de mère. Je voue une adoration sans bornes à ma chère professeur, Light, qui a toujours pointé son rayon laser vers la vérité. Merci à Victor Hayden pour être tout simplement lui-même. À Bob Dylan, une éternelle source d'inspiration. À tous les musiciens qui ont bercé mon univers et continuent de le faire. Et à mon amoureux, Mike Stinson, pour sa façon de me regarder.

INTRODUCTION

Petite fille, j'étais attirée par Jésus. Même si mes parents n'étaient pas particulièrement croyants et allaient rarement à l'église, ma douce et perspicace mère s'est assurée que le Livre Saint soit à portée de main, et pour mon douzième anniversaire, ma chère tante Edna m'a offert ma première Bible en cuir noir et blanc avec une reliure dorée, que je possède toujours. J'ai dévoré le Nouveau Testament, en particulier les mots écrits à l'encre rouge. Les mots qu'Il prononçait.

Il ne m'a pas fallu longtemps pour me mettre à accrocher des photos d'Elvis à côté de l'immense portrait en couleurs d'un Jésus étincelant que mon père m'avait rapporté de Mexico. Les émotions que je ressentais face à ces deux icônes étaient étrangement semblables, avec une exception blasphématoire notoire : le King me tournait la tête et éveillait mon désir, tandis que le Roi des Rois me faisait culpabiliser de ressentir de telles émotions. À treize ans alors que je commençais tout juste à me passionner pour le rock, le pasteur de l'église méthodiste que je venais de rejoindre déclara que

danser était un péché. J'étais éberluée et me mis à scruter les pages de ma Bible, à la recherche du verset qui confirmait cette terrible affirmation. Je ne l'ai jamais trouvé. Mais, ah ah ! le Psaume 150 dit ceci : « Louez Dieu par la danse et le tambourin ». Ouf. Je n'avais aucune idée de ce qu'était vraiment un « tambourin », mais ce passage me soulageait.

Jusqu'à ce que je quitte les églises ringardes et commence à surnommer Laurel Canyon¹ « La cour dorée de Dieu », je pensais que la fameuse Marie Madeleine dont le nom revenait souvent était une pute déchue que le Christ avait sauvée. Je trouvais ça cool qu'il mette en jeu sa réputation pour défendre une si mauvaise fille et tant d'autres « exclus ». Si Jésus sauvait une nana aussi perdue, alors il y avait de l'espoir pour moi ! Mais avant de découvrir la vérité, je me doutais que cette histoire ne parlait pas simplement de la réhabilitation d'une prostituée. Après tout, Marie Madeleine est la seule disciple femme répertoriée, et la première personne à qui il est apparu après sa résurrection.

Adolescente, j'ai lu *La Dernière Tentation du Christ* par Nikos Kazantzàkis, et un énorme fardeau de culpabilité s'enleva d'un coup de mes épaules. Ça me consolait d'apprendre qu'au-delà d'être un Saint, Jésus était aussi un homme qui luttait dans la vie comme nous tous. Je poursuivis mes recherches. Où était-il marqué exactement dans la Bible que Madeleine était une pute ? Devinez quoi ? Nulle part. Il y a sept cents ans, un des premiers pères de l'Église (comprenez : un pieux crétin) transforma plusieurs femmes sans scrupule en une seule pécheresse immorale, et la muse adorée de Jésus disparut.

Bien avant le *Da Vinci Code*, avant les livres, les documentaires et les débats autour de la véritable relation entre Jésus et Marie Madeleine, je partis en quête afin de découvrir sa véritable identité. Je fis même un séjour en Israël et me promenai près de Magdala, la ville portuaire où elle est née. Peu de temps après mon voyage, je découvris un ancien texte gnostique, le Gospel selon Marie Madeleine, confirmant ainsi mes soupçons qu'elle était en réalité la bien-aimée du Seigneur. Le disciple Pierre a dit : « A-t-il vraiment parlé en privé avec une femme et pas ouvertement à nous ? Doit-on se tourner

vers elle et l'écouter ? Nous préférerait-Il à elle ? » Lévi lui répond : « Mais si le Sauveur l'a rendue digne, qui es-tu pour la rejeter ? Le Sauveur la connaît certainement très bien. C'est pourquoi Il l'aime plus que nous. »

En faisant personnellement l'expérience du lien incommensurable qui peut se nouer entre un génie créatif et un fan dévoué, j'ai commencé à voir la compagne la plus proche du Seigneur comme la première muse et la première authentique groupie. En fait, la dédicace dans mon premier livre *RockBottom*² dit la chose suivante : « À mon âme sœur, Marie Madeleine, la Première Groupie ». Cela m'a également inspiré un poème :

*Si j'avais été Marie Madeleine
J'aurais embrassé la laine
Qui fait son habit
Rien ne m'aurait empêché
De caresser sa cuisse immaculée
Dévoilant mon âme frémissante
À ce Dieu fait de chair
Cette Lumière a plongé en enfer
Pour venir sauver mon âme
Des étreintes
Du temple impie
Rendu sacré par ses caresses.*

À partir de ces nouvelles révélations et découvertes ainsi que d'une communication permanente avec l'esprit de Marie Madeleine, l'idée d'écrire un livre sur les muses modernes a commencé à tourbillonner dans ma tête.

« Je trouve Marie Madeleine tellement cool, elle a été la première groupie. Je veux dire, elle aimait vraiment Jésus et le suivait partout et j'aurais bien aimé qu'elle laisse un journal intime. Enfin quoi, toutes ces histoires sur Jésus, à quel point Il était formidable, et comment Il nous sauvera tous. Moi, tout

ce que j'aimerais savoir, c'est si c'était un bon coup. Ça, ça m'intéresse. »

Patti Smith, 1977

Selon le dictionnaire Merriem-Webster, une muse est « une source d'inspiration : un esprit directif ». Je trouve que cela décrit bien le rôle d'une groupie. Un homme créatif et intelligent arrive généralement au génie grâce à l'aide de sa muse. À travers les âges, ces femmes ont contribué à révolutionner l'art sous toutes ses formes. Les Grecs anciens nous ont apporté neuf Muses sorties de la hanche prodigieuse de Zeus, et depuis cette époque l'attention et les bénédictions d'une muse sont sûres de stimuler le flux créateur de n'importe quel simple mortel. « Heureux celui que les Muses chérissent, écrit Hésiode. Un doux langage découle de ses lèvres. »

Lorsque Dante Alighieri a posé les yeux pour la première fois sur sa Béatrice adorée, ils avaient tous deux seulement neuf ans, et même après la mort prématurée de cette dernière, son Paradis démontre l'influence profonde et inéluctable qu'elle eut sur chacun des mots qu'il écrivit. L'épouse intempestive de Salvador Dali, Gala, était tellement connue pour être la muse de son mari que lorsqu'un peintre surréaliste était couronné de succès, on lui disait qu'il était « amoureux de Gala ». Et même si la tristesse extasiée de Zelda tortura F. Scott Fitzgerald, elle fut un pilier constant de son art. « J'ai épousé l'une de mes héroïnes », expliqua-t-il un jour, et reconnut avoir utilisé de larges extraits des journaux intimes de Zelda pour *Les Heureux et les Damnés*. Constanze Mozart, à qui les historiens portent peu d'intérêt, était tellement adorée par son mari qu'il ne pouvait supporter d'être éloigné d'elle. « Je t'embrasse et t'enlace 1 095 060 437 082 fois », lui a-t-il écrit dans une lettre. À sa sœur, il écrivit : « Lorsque Constanze entendit les fugues, elle en tomba complètement amoureuse... Elle me reprocha de ne pas avoir composé certaines de mes œuvres sous la plus belle et la plus artistique des formes musicales, et elle ne me laissa aucun répit jusqu'à ce que je lui écrive une fugue. »

Après la mort de ce dernier à l'âge de trente-six ans en 1791,

Constance passa les cinquante années suivantes à s'assurer que Mozart ne tomberait jamais dans l'oubli. La musique, la musique, toujours la musique.

Peu importe l'opinion de ceux qui estiment qu'elle a détruit les Fab Four, John Lennon considérait visiblement Yoko Ono comme sa muse. « Entre nous, c'est une relation de professeur à élève. C'est ce que les gens n'ont pas compris. C'est elle la prof et moi l'élève. C'est moi qui suis célèbre. Je suis censé tout connaître. Mais, bon sang, c'est elle qui m'a appris tout ce que je sais. » Yoko a jeté son dévolu sur John, a même attendu devant sa porte avant de finir par le dessiner pendant une de ses performances artistiques. « Comme toujours », dit-il, en paraphrasant le cliché : « il y a une grande femme derrière chaque crétin. »

Toutes les âmes créatives ont besoin d'ardents encouragements de la part de leurs admirateurs dévoués. Il y a toujours eu dans les coulisses des passionnés aux yeux remplis d'excitation, impatients de s'offrir à ceux qui étaient à l'origine de leur enchantement. Ce phénomène n'est pas nouveau. C'est une pratique ancienne, tenace et qui continuera aussi longtemps que les artistes ressentiront le désir de créer. Je suis certaine que les chefs-d'œuvres de Beethoven provoquaient des désirs exquis chez certains spectateurs, quant au chanteur d'opéra Mario Lanza, il inspirait une adoration sans bornes. Les minettes intrépides attendaient Sinatra devant l'entrée des artistes pour entrevoir le crooner au swing dévastateur. Mais il n'y a rien de plus sexy que le rock'n'roll. J'étais une pré-adolescente lorsqu'Ed Sullivan coupa Elvis au niveau de la taille afin que l'on ne puisse pas voir son déhanchement, symbole de sacrilège, et c'est à ce moment-là que mon esprit fut souillé. Depuis ce moment coupable, il y a bien longtemps jusqu'à la cérémonie tumultueuse des MTV Awards d'hier soir, la sensualité a transpiré des amplis, jailli des cordes de guitares, et dégouliné des pieds de micro, provoquant un raz de marée débridé.

Le mot groupie a d'abord eu une signification innocente. Je me souviens que la première fois où je l'ai entendu prononcer au Continental Hyatt « Riot » House sur Sunset Strip, je me tenais à

côté de la limousine noire rutilante de Led Zeppelin, en train de caresser mon boa rose en plumes, remettant un coup de gloss colant et me préparant à me glisser aux côtés de Jimmy Page pour une chaude nuit en ville. Tandis que la porte de la voiture se refermait, j'entendis une voix perçante lancer au milieu de la foule massée derrière le ruban bloquant l'accès : « Visez un peu cette nana, ça doit être une groupie. » Hummmmm. Le mot avait du sens. C'est vrai que je passais beaucoup de temps avec des groupes, et j'assumais avec fierté ce nouveau sobriquet pendant un bref laps de temps. Il ne fallut pas longtemps avant que cette nouvelle expression brillante n'entre dans le dictionnaire.

Hélas, le mot G devint rapidement une accusation infamante. Certaines femmes, prétendant être en avance sur leur temps, commencèrent à considérer les groupies comme des consœurs rétrogrades, alors que l'on faisait exactement ce qui nous plaisait ! Jusqu'à ce jour, le mot groupie est généralement employé comme une réplique cinglante, lancé telle une flèche empoisonnée vers celles qui arrivent à aller backstage – pour danser dans les coulisses, s'asseoir sur les amplis et grimper à bord des jets privés – les filles enveloppées dans des vêtements de luxe au bras de rock stars très convoitées et soi-disant intouchables. Il n'y a qu'un seul Robert Plant, après tout. Un seul Steven Tyler. Un seul Nikki Sixx. Un seul Eminem. Et des millions de fans bavant devant eux.

Qu'est-ce qui pousse un fan à tenter un plongeon hasardeux au cœur du mot G à la fois honoré et vilipendé ? Pour moi, cela a toujours été à cause de la musique. Le hurlement séduisant de la guitare électrique, le vrombissement de la basse et les promesses de sensualité lancées dans un râle ont toujours amené mon cœur à battre sous la ceinture. Les paroles ! Comment savaient-ils ce qui tournoyait dans mon esprit et coulait dans mes veines ? Comment avaient-ils écrit cette chanson qui me faisait me sentir tellement vivante ? Je voulais percer ce grand secret. Je voulais être suffisamment proche de la musique pour pouvoir y goûter – et rien n'allait pouvoir m'arrêter.

Nous sommes aujourd'hui en l'an 2007 et l'esprit des groupies n'a pas changé. Certes, il est plus difficile pour les fans de musique

d'avoir accès à leur héros, mais ils trouveront toujours un moyen.

En faisant des recherches sur Google, je suis tombée sur une analyse subtile de Robert J. Lewis sur le site : www.artstandopinion.com. J'ai pris contact avec lui et il m'a autorisée à citer un extrait de *Les Guitares, les Gonades et les Groupies sont déchaînées* :

« On les raille et on les tourne en ridicule, on les rejette en les traitant de salopes et de putains, afin de nous dissocier de l'éthique qui les pousse à s'offrir à des étrangers. Lorsqu'on se retrouve inexplicablement attiré par les dieux qui ont créé la Messe en B Mineur et Abbey Road, c'est parce que l'on est attiré par le profond mystère de la création en elle-même et que l'on souhaite y participer... Car tout bien considéré, la groupie, assumant pleinement son statut, exprime simplement et en toute honnêteté sa dévotion pour l'acte de création. Le fait que des jeunes femmes continuent à s'offrir à des guitaristes en pantalons moulants, à de parfaits étrangers connus seulement pour leur musique, confirme le statut exceptionnel de l'artiste, qui, en ayant de très fortes exigences envers lui-même, commande les moyens (la groupie) pour préserver génétiquement et transmettre son don... Il ne devrait y avoir aucune honte là-dedans ; la seule honte est le fait de nier le désir. »

En 2003, Virginia Scharff, professeur d'histoire à l'université du Nouveau-Mexique, a écrit le livre, *Twenty Thousand Roads: Women, Movement, and the West*³ avec un chapitre intitulé « Le long et étrange voyage de Pamela Des Barres ». C'est un peu bizarre d'être analysé dans un texte académique aux côtés d'une Indienne squaw et d'une militante des droits civils, mais au moins j'étais en passionnante compagnie. « Pour trouver l'histoire d'une femme qui traverse et refait le paysage de la contre-culture d'une façon plus ou moins réussie et sur un plan intime, écrit-elle, nous n'avons pas besoin de chercher plus loin que l'odyssée troublante et incommensurable de la groupie autoproclamée, Pamela Des Barres... C'est tout d'abord la musique

qui attira Pamela, et littéralement des millions d'autres filles, à sortir d'elle-même pour partir en quête d'une réalité moins ordinaire. » Un peu plus loin dans ce chapitre, le professeur Scharff affirme : « Pamela Des Barres est la Lewis et Clark⁴ des femmes faciles, qui rôdent aujourd'hui à travers le pays. » Beurk.

En fait, il y a des professeurs qui consacrent des cours entiers à ce sujet. Ces dernières années, j'ai entendu parler de plusieurs étudiants qui écrivaient leur mémoire sur le phénomène des groupies. Voici un paragraphe extrait de la thèse de Jessica Wak en 2005 : « La Groupie : une Salope ou une Idole ? La nature paradoxale des groupies et de la culture rock (...) Les groupies furent parmi les premières guerrières sexuelles, se battant pour niquer les hommes qu'elles désiraient et pour réaliser leurs fantasmes les plus fous. En tant que jeunes femmes luttant pour trouver leur propre identité dans la culture rock, elles choisirent d'être avec le groupe plutôt que de se retrouver coincées sous la coupe de Mick. »

La curiosité enragée envers nos mythiques dieux du rock, passés et présents, n'a pas diminué d'un iota. J'entends chaque jour des nanas qui veulent désespérément savoir comment je m'y suis prise, et comment elles peuvent rencontrer le dieu du rock de leurs rêves ? J'ai aussi été contactée par des femmes qui sont parvenues à découvrir toutes seules le sentiment grisant d'avoir une relation sentimentale, même d'une nuit, à leur rockeur polisson préféré.

Depuis le penchant d'Elvis pour les jeunes filles qui batifolent ensemble en sous-vêtements de coton blanc, en passant par le « Top 40 Fuckers⁵ » et les pop stars des années 1960 jusqu'aux célèbres groupies « de haut niveau » collectionnées par les Rolling Stones et à la longue liste de conquêtes rock de Winona Ryder (Dave Pirner de Soul Asylum, Paul Westerberg, Beck, Conor Oberst, Pete Yorn, Ryan Adams), la liste est longue. Avec tellement de musiciens raflés par les mannequins, les stars du porno et les actrices (Gwyneth et Chris Martin, Drew Barrymore et Fab Moretti, Denise Richards et Ritchie Sambora, Nicole Kidman et Keith Urban, Pamela Anderson, etc.) la quête de la groupie est encore plus difficile.

Seule une poignée de filles est suffisamment audacieuse pour

franchir la ligne précaire qui mène à la dangereuse zone du rock'n'roll. Que faut-il faire pour surmonter les sempiternelles barrières, les roadies à l'air renfrogné, les attachés de presse zélés, et les responsables coincés des maisons de disques ? Quel genre de fille consacre sa vie à essayer de rencontrer les rockeurs de ses rêves à n'importe quel prix ?

Certaines filles que j'ai interviewées ont partagé une ou deux nuits coquines et inoubliables avec leur sexe-symbol préféré. D'autres ont vécu de longues et belles histoires d'amour ainsi que des aventures olé-olé avec des dieux du rock tant convoités, faisant ainsi pâlir de jalousie des millions de fans. Beaucoup ont eu le cœur brisé – mais aucune d'entre elles n'effacerait une seule de ces supernuits de folie.

La musique prend une nouvelle signification pour la muse du rock. Elle a été avec le groupe et personne ne peut lui retirer cela. Après avoir partagé un moment unique avec l'homme qui fait rythmer sa vie, sa chanson préférée ne sonnera plus jamais pareil à ses oreilles.

D'après les Rolling Stones, Frank Zappa voyait les groupies comme des « combattantes pour la liberté, à l'avant-garde de la révolution sexuelle ».

On n'entend pas très souvent l'expression « dieu du cinéma ». Il n'y a pas non plus des masses de dieux du stade ou de dieux de la politique. Et les stars de la télévision ne sont jamais qualifiées de « dieux du petit écran ». Mais il existe des dieux du rock qui vagabondent à travers le monde. Peut-être qu'en étreignant leurs dieux du rock adorés, les groupies touchent à leur propre divinité intérieure.

« L'autel, c'était le rock'n'roll » lança un jour Gail Zappa, « les mecs étaient les dieux, et les femmes étaient les grandes prêtresses. » Elles le sont encore.